

## ALEXANDRE D'APHRODISE ET LES PRESOCRATIQUES<sup>1</sup>

Maddalena BONELLI

Università di Bergamo - Centre Léon Robin

### *Introduction*

Alexandre d'Aphrodise fut un célèbre philosophe et commentateur aristotélicien qui a eu son *floruit* au commencement du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>2</sup>, et qui a enseigné la philosophie aristotélicienne à Athènes<sup>3</sup>. L'importance de la considération d'Alexandre pour les présocratiques réside dans le fait qu'il a été un point de repère insigne pour tous les commentateurs d'Aristote successifs, et notamment pour Simplicius (VI<sup>e</sup> après J.-C.) qui, lui, est l'une des sources les plus importantes pour la reconstruction des doctrines présocratiques. L'on retrouve des références aux présocratiques dans plusieurs textes d'Alexandre (notamment dans les commentaires des textes d'Aristote, par exemple dans les commentaires des livres *Alpha* et *Gamma* de la *Métaphysique*, du *De sensu*, des *Meteorologica* et des *Topiques*), mais pour une raison que j'expliquerai, je me contenterai de son commentaire du livre *Alpha* de la *Métaphysique*.

Dans le livre *Alpha* de la *Métaphysique*, afin de prouver que la σοφία est connaissance des causes premières, et qu'il y a seulement quatre types de cause (ou quatre significations de « cause »), Aristote considère à un moment donné les opinions des prédécesseurs, car eux aussi ont parlé de certains principes et causes. L'analyse de

<sup>1</sup> Je tiens beaucoup à remercier Letitia Mouze et Cristina Viano, qui, à l'époque de la première version de cet article, ont eu l'amabilité de corriger mes traductions du grec au français ; et Jonathan Barnes, avec qui j'ai beaucoup discuté à propos d'Alexandre et les présocratiques. Cet article est dédié à mon ami Francis Wolff.

<sup>2</sup> Dans les toutes premières lignes de son *De fato*, Alexandre remercie les empereurs Settimius Severus et Caracalla pour sa nomination comme professeur de philosophie péripatéticienne (I. Bruns (éd.), *Alexandri Aphrodisiensis Quaestiones, De fato, De mixtione, Supplementum aristotelicum* II.2, Berlin, Reimer, 1887, p. 164, 3; 13-15). Cela nous permet de situer le *De fato* entre 198 et 209 après J.-C. (R. B. Todd, *Alexander of Aphrodisias On Stoic Physics*, Leiden, Brill, 1973, p. 1, n.3), et donc le *floruit* d'Alexandre au commencement du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.

<sup>3</sup> Sur cela, voir R. Sharples, « Alexander of Aphrodisias: Scholasticism and Innovation », dans W. Haase (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 36.2, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1987-1989, p. 1177. Une inscription retrouvée il y a quelques années en Turquie, là où l'ancienne Aphrodisie se trouvait, a confirmé ce qu'on a supposé : que l'Aphrodisie où Alexandre est né se trouvait en Carie en Asie Mineure, et qu'il a enseigné à Athènes. Voir A. Chaniotis, « New Inscriptions from Aphrodisias », *American Journal of Archaeology* 108, 2004, p. 388-389.

leurs opinions se retrouve dans les chapitres 3-9 du livre *Alpha* : là Aristote considère et critique les opinions des « physiciens », des éléates, des pythagoriciens, de Platon et des platoniciens. Cette partie a été considérée comme l'une des sources principales (ou du moins des témoignages) pour reconstruire non seulement les doctrines des présocratiques, mais aussi les doctrines des premiers platoniciens, dont celles « non écrites » de Platon.

L'analyse du commentaire du livre *Alpha* de la *Métaphysique* d'Alexandre d'Aphrodise aurait pu être une occasion pour approfondir et enrichir notre connaissance des présocratiques. Après tout, on a dans la *Physique* d'Aristote un cas tout à fait parallèle à celui du livre *Alpha* de la *Métaphysique*, car, dans le premier livre de cet ouvrage, Aristote analyse et critique les opinions des présocratiques sur les principes : et, au sujet de cette analyse, Simplicius, dans son commentaire de la *Physique*, nous donne une quantité remarquable de renseignements sur les présocratiques, y compris une série de citations. D'ailleurs, l'attitude de Simplicius n'est pas étrange, car ce qu'il fait est exactement ce que l'on attend d'un commentaire. C'est par exemple ce que Tricot fait dans sa traduction de la *Métaphysique* ou que Ross fait dans son édition de la *Métaphysique* : même s'ils sont intéressés principalement par ce qu'Aristote dit, l'on peut trouver dans leurs commentaires beaucoup de détails, explications, références concernant les présocratiques ou la doctrine des idées de Platon<sup>4</sup>. Alexandre se comporte de la même façon dans le commentaire du livre *Alpha* de la *Métaphysique* à propos de la doctrine des idées de Platon : dans ce contexte, il se donne pour tâche de donner plus de détails sur une question d'histoire de la philosophie suggérée par le texte d'Aristote lui-même. Pour toutes ces raisons, il m'a paru raisonnable d'attendre du commentaire d'Alexandre de la *Métaphysique* un intérêt, et donc une contribution comparable à celle de Simplicius, concernant la connaissance des présocratiques. Pourtant, si l'on aborde le commentaire de *Métaphysique Alpha* avec cette attente, l'on reste déçu, car la partie consacrée à l'analyse des doctrines présocratiques<sup>5</sup> contient assez peu de renseignements originaux et surtout de « fragments » des présocratiques.

<sup>4</sup> C'est pour cette raison que la conclusion du travail sur Alexandre et les présocratiques de Winnie Frohn-Villeneuve semble très peu convaincante (voir *Alexander of Aphrodisias as a Source for the Presocratics*, diss (non publiée), University of Laval, Quebec 1986, p. 262 : « ...[Alexander's] main preoccupation was to explain Aristotle...It is evident that [his] main purpose is not to discuss the Presocratics but to clarify Aristotle's text. Alexander would not have seen any need for finding and consulting the Presocratics' texts directly »).

<sup>5</sup> Une cinquantaine de pages dans l'édition de M. Hayduck (*Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelem Metaphysica commentaria, Commentaria in Aristotelem graeca I*, Berlin, Reimer, 1891).

Pour la plupart des renseignements à propos des présocratiques, le commentaire d'Alexandre à *Alpha* est typique, et c'est pour cette raison qu'il ne figure pas parmi les sources principales. Il suffit de regarder les index de Diels-Kranz : pour Alexandre, il y a au maximum une colonne et demie de références<sup>6</sup>, alors que pour Simplicius il y en a cinq. On ne peut pas expliquer ce fait en alléguant un manque d'intérêt de l'époque pour les présocratiques. Sextus Empiricus, par exemple, le philosophe sceptique de la fin du II<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ ; Clément d'Alexandrie (fin II<sup>e</sup> – commencement III<sup>e</sup> siècle après J.-C.), Hippolyte (théologien de la Rome du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.) s'intéressent aux doctrines des présocratiques et citent les présocratiques. À la différence d'Alexandre, ils sont tous (surtout Hyppolite) considérés comme des véritables sources pour les présocratiques.

Mon article se déroulera autour de deux questions :

(A) Une question méthodologique : qu'est-ce-qu'Alexandre fait avec les présocratiques ? Les cite-t-il ? Les paraphrase-t-il ? Donne-t-il simplement un commentaire de ce qu'Aristote dit ?

(B) Les philosophes quasi contemporains d'Alexandre, comme Sextus, Plutarque, Galien se sont intéressés aux présocratiques, tout comme les commentateurs tel que Simplicius : pourquoi Alexandre ne s'y est-il pas intéressé, ou alors beaucoup moins ?

### *La méthode d'Alexandre face aux présocratiques*

J'aborderai la première question au moyen d'une analyse des quelques passages du commentaire d'Alexandre du livre *Alpha* de la *Métaphysique*. Ma sélection s'effectue à partir d'un critère assez simple : les passages sur les présocratiques dans lesquels Alexandre semble faire quelque chose de plus qu'une simple paraphrase du texte d'Aristote qu'il est en train d'analyser, en l'occurrence le livre *Alpha* de la *Métaphysique*.

Dans l'analyse des textes que je vais présenter<sup>7</sup>, la question qui me conduira est donc la suivante : quelles sont les sources des remarques d'Alexandre qui ne coïncident

<sup>6</sup> Onze fragments en tout : cinq dans *in metaph. Alpha*, un dans *De sensu*, un dans les *Quaestiones*, deux dans les *Problemata*, deux *apud* Simplicius (l'un dans son commentaire de la *Physique*, l'autre dans celui du *de caelo*).

<sup>7</sup> Ici, je ne donnerai qu'une traduction ; pour le grec, voir *infra*, annexe.

pas avec des simples paraphrases du texte aristotélicien ? En principe il y a quatre catégories distinctes dans lesquelles on peut les ranger :

(i) les textes des présocratiques :

Alexandre pourrait avoir cherché directement dans les textes présocratiques, tout comme Simplicius, qui cite directement. Cette attitude de la part de quelqu'un qui commente est justifiée par la volonté d'aller directement à l'origine, pour illustrer et donner des détails de ce qu'Aristote dit ;

(ii) les autres textes aristotéliciens :

Alexandre pourrait avoir cherché d'autres textes aristotéliciens appropriés (perdus pour nous ou non) : c'est aussi une attitude compréhensible, car le commentateur veut comprendre les arguments aristotéliciens à propos des présocratiques ; et la technique *Aristoteles ex Aristotele* est bien connue et souvent appliquée par Alexandre<sup>8</sup> ;

(iii) la littérature secondaire, à savoir la doxographie :

Comme l'on sait, il y a des cas célèbres d'auteurs qui constituent des sources pour les philosophes, mais qui n'ont pas lu eux-mêmes les textes directement. Pour les présocratiques, Hippolyte est le cas célèbre : sa *Refutatio omnium haeresium* (I *Philosophoumena*) est parmi les sources principales des présocratiques, mais comme J. Mansfeld l'a démontré<sup>9</sup>, Hippolyte a seulement utilisé des manuels, anthologies, etc. Pour donner une idée de ce que je veux dire, voici un parallèle : c'est un peu comme si l'on utilisait exclusivement Long et Sedley<sup>10</sup> pour étudier la philosophie hellénistique ;

(iv) les inventions d'Alexandre lui-même :

Les remarques ajoutées par Alexandre seraient de son propre cru. Il est un philosophe, et, dans ses commentaires, l'on peut trouver des contributions originales.

<sup>8</sup> Sur ce critère exégétique chez Alexandre, voir P.-L. Donini, « Alessandro d'Afrodisia e i metodi dell'esegesi filosofica » dans C. Moreschini (éd.), *Esegesi, parafrasi e compilazione in età tardoantica, Atti del Terzo Convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi*, Napoli, D'Auria, 1995, p. 110-115.

<sup>9</sup> J. Mansfeld, *Heresiography in context : Hippolytus' 'Elenchos' as a source for Greek Philosophy*, Leiden, New York, Cologne, Brill, 1992.

<sup>10</sup> A. Long & D. Sedley, *The Hellenistic Philosophers*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

Actuellement, on n'a pas de difficultés à accepter l'idée que le genre du commentaire n'était pas seulement une façon de comprendre les textes en analyse, mais aussi une façon de pratiquer la philosophie<sup>11</sup>.

Ces quatre catégories, bien sûr, ne sont pas incompatibles : au contraire, elles peuvent être invoquées ensembles et pour le même commentateur, et par rapport à un seul et même texte.

L'on trouve la première addition d'Alexandre à propos de Thalès, à la page 26 de l'édition du commentaire d'Alexandre à la *Métaphysique* de Hayduck ; Alexandre avait déjà cité Thalès trois fois (*in metaph. Alpha*, 24), mais ou bien à l'intérieur d'une citation du texte d'Aristote, à savoir 983b18-21, ou pour paraphraser ce qu'Aristote dit<sup>12</sup>. Voici l'addition, qui concerne *metaph. Alpha*, 984a2-3 :

(1) Arist., *metaph. Alpha*, 984a2-3 :

L'on dit que Thalès a parlé de cette façon à propos de la cause première.

(1a) Alex., *in metaph. Alpha*, 26, 16-18 :

À bon droit <Aristote affirme> « l'on dit qu'il a parlé de cette façon » (984a2-3) : car aucun écrit de Thalès ne peut être produit, à partir d'où l'on peut être certain qu'il a écrit ces choses de cette façon.

Ce texte ne dit rien de spécial, mais il est utile pour faire ressortir les critères pour les quatre catégories : la catégorie i) est exclue, car Alexandre n'a rien lu de Thalès ; d'ailleurs, l'affirmation selon laquelle Thalès n'a rien écrit se retrouve dans la tradition doxographique (voir par exemple Diogène Laërce, I, 23 : « selon certains, Thalès ne nous laissa rien d'écrit »), même si Alexandre ne dit pas exactement cela. Donc, ou bien il invente à partir du texte aristotélicien (car il veut expliquer ce qu'Aristote dit : « l'on dit qu'il a parlé... »), ou bien il puise dans la doxographie. Le dernier cas me semble plus probable, étant donné ce qu'aujourd'hui nous connaissons de la doxographie (à savoir, que Thalès n'a rien laissé d'écrit).

<sup>11</sup> Pour le commentaire comme pratique philosophique chez Alexandre, voir M. Bonelli, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Naples, Bibliopolis, 2001.

<sup>12</sup> Exemple : Alex. *in metaph. Alpha*, 24, 8-10: « <Aristote> dit que Thalès était le premier de ces philosophes, car de ceux qui sont mentionnés <par lui>, Thalès semble avoir été l'initiateur de la philosophie naturelle ». Il s'agit d'une paraphrase d'Arist., *metaph. Alpha* 983 b 20: « Thalès, initiateur de ce type de philosophie, etc. ».

Quelques lignes après, l'on trouve la deuxième remarque d'Alexandre, cette fois à propos d'Hippon (sur *metaph. Alpha*, 984a3-5) :

(2) Arist., *metaph. Alpha*, 984 a 3-5 :

car personne ne pourrait penser situer Hippon parmi les physiciens, à cause de la mauvaise qualité de sa pensée ;

(2a) Alex., *in metaph. Alpha*, 26, 21-23 :

Ils rapportent qu'Hippon a établi comme principe tout simplement l'humide d'une façon indéterminée, sans spécifier s'il s'agit de l'eau – comme Thalès – ou de l'air – comme Anaximène et Diogène.

À cause de « ils rapportent », il me semble qu'ici on peut invoquer la doxographie (catégorie iii). Pourtant, c'est ici que les problèmes commencent : à qui Alexandre pense-t-il ? À une seule personne ? À plusieurs ? En outre, si l'on regarde la doxographie à notre disposition, on verra que Hippolyte (*ref I*, 16), Simplicius (*in phys* 23, 22), Sextus (*pyrrr hypoth* III, 30, IX, 361), Aëtius (IV 3, 9) disent qu'Hippon a posé l'eau comme principe<sup>13</sup> ; l'on trouve une confirmation de ce qu'Alexandre dit (l'humide comme principe) seulement dans l'Anonyme de Londre *Menon* (11, 22)<sup>14</sup>.

Ensuite, Alexandre ajoute quelque chose à propos de l'athéisme de Hippon, qui n'est pas du tout mentionné par Aristote :

(2b) Alex., *in metaph. Alpha*, 27, 1-4 :

Peut-être Aristote voulait dire cela sur Hippon parce qu'il était athée ; voici en effet l'inscription sur son tombeau :  
« ceci est le monument d'Hippon, que le destin a rendu après sa mort égal aux dieux immortels ».

Alexandre présente l'inscription qui se trouve sur le tombeau d'Hippon. Cela se retrouve aussi dans le *Protrepticus* de Clément d'Alexandrie (4, 55, 1-4), qui probablement « pêche » à la même source qu'Alexandre. Cela suggère qu'il s'agit encore d'un cas de gens qui « rapportent » : mais je dois avouer que, mis à part Clément, je n'ai pas trouvé d'autres références.

<sup>13</sup> D'ailleurs, Aristote lui-même dit qu'Hippon pose comme principe l'eau dans *De anima* I, 2, 405b2-3.

<sup>14</sup> Tous ces passages se trouvent dans Diels-Kranz (*Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, Weidmannsche Buch, 1952<sup>6</sup>, p. 385-386).

Après la citation de l'inscription du tombeau d'Hippon, nous trouvons quelque chose de nouveau, quatre pages après seulement <sup>15</sup>, et cela à propos de Parménide (*ad Aristote, metaph. Alpha, 984b1-4*) :

(3) Aristote, *metaph. Alpha, 984 b 1-4* :

Donc, parmi ceux qui affirment que le tout est un, à personne n'est arrivé de découvrir une cause pareille<sup>16</sup> sauf, peut-être, à Parménide, et dans la mesure où il pose l'existence non seulement de l'unité, mais aussi en quelque façon de deux causes ;

(3a) Alex., *in metaph. Alpha, 31, 7-15* :

Au sujet de Parménide et de sa doctrine, Théophraste aussi, dans le premier livre du  $\pi\epsilon\rho\iota$   $\tau\acute{\omega}\nu$   $\varphi\upsilon\sigma\iota\kappa\acute{\omega}\nu$  dit : « Parménide d'Élée, fils de Pyrès, son successeur (il parle ici de Xénophane) a pris les deux voies ; en effet il dit que le tout est éternel et essaie d'expliquer aussi le devenir des choses qui sont, même s'il n'estime pas les deux choses au même niveau, mais en considérant que selon la vérité le tout est un et non engendré et sphérique, alors qu'il essaie d'expliquer le devenir des phénomènes selon l'opinion de la plupart des gens en posant deux principes, feu et terre, mais l'un comme matière, l'autre comme cause et agent ». Pour cette raison Aristote a dit « sauf peut-être Parménide » (984b3).

Pour expliquer la phrase d'Aristote, Alexandre donne une longue citation du  $\Pi\epsilon\rho\iota$   $\tau\acute{\omega}\nu$   $\varphi\upsilon\sigma\iota\kappa\acute{\omega}\nu$  de Théophraste. C'est donc un cas évident de iii), à savoir de doxographie, même si citer Théophraste est un peu comme citer Aristote (donc, ii). De l'autre côté, il se pose un problème pour Théophraste aussi : le problème est que, parmi ses œuvres, il y en avait une *À propos des doctrines des φυσικοί*, et une autre qui était une version de la *Physique* d'Aristote : la question est de savoir à quel ouvrage fait ici référence Alexandre<sup>17</sup>.

Après cinq pages de paraphrases, on trouve un nouvel ajout d'Alexandre à propos d'Anaxagore (concernant *metaph. Alpha, 985a18-19*) :

(4) Aristote, *metaph. Alpha, 985a18-19* :

car Anaxagore utilise l'intelligence d'une façon mécanique dans la constitution de l'univers ;

(4a) Alex., *in metaph. Alpha 35, 1-4* :

<sup>15</sup> Dans les pages 27-31, on mentionne certains des présocratiques, mais seulement par rapport à ce qu'Aristote dit (pour la plupart, il s'agit de paraphrases).

<sup>16</sup> À savoir, la cause efficiente.

<sup>17</sup> Diels (*Doxographi Graeci*, Berlin 1879, 482, fr. 6) considère qu'Alexandre se réfère ici à l'œuvre doxographique, mais les savants contemporains pensent plutôt à celle sur la physique.

mais il dit qu'Anaxagore utilise l'intelligence d'une façon mécanique, tout comme dans les tragédies les dieux sont amenés sur scène d'une façon mécanique dans les difficultés ; ce qu'Aristote lui-même a expliqué.

Alexandre dit qu'Aristote lui-même a expliqué ce point, ce qu'il ne fait pas dans le passage de la *Métaphysique* en analyse. Il y a un exemple d'utilisation d'intervention divine dans *Médée* en *Poet.* 1454a37-b2, mais il ne s'agit pas d'une explication ; pourtant, je crois que l'on doit quand-même invoquer la catégorie ii) (citation d'autres textes d'Aristote)<sup>18</sup>.

Après encore deux pages de paraphrases, Alexandre donne quelques détails à propos de la théorie atomiste de Démocrite et Leucippe (sur *metaph. Alpha*, 985b19-20) :

(5) Arist., *metaph. Alpha*, 985b19-20 :

au sujet du mouvement, d'où il vient ou comment il existera dans les étants, eux aussi, semblablement aux autres, ont négligé cette question ;

(5a) Alex., *in metaph. Alpha*, 36, 21-28 :

Aristote parle de Leucippe et de Démocrite : car ils disent que les atomes se meuvent en se heurtant et en se frappant réciproquement ; mais ils ne disent pas d'où vient le principe du mouvement pour les choses naturelles : car le mouvement selon le choc réciproque est forcé, et n'est pas naturel, et le mouvement forcé est postérieur au mouvement naturel ; car ils ne disent pas non plus d'où vient le poids dans les atomes, car ils disent que les <éléments> sans parties sont conçus <comme appartenant> aux atomes et que leurs parties sont sans poids, mais comment à partir des choses composées de parties sans poids le poids pourrait-il dériver ? Aristote a parlé de ces choses plus longuement dans le troisième livre du *De caelo*.

Alexandre fait une remarque sur le manque d'explication du mouvement naturel, ce qui est une critique standard d'Aristote aux atomistes (*De caelo* III, 2, 300a20-30 ; III, 2, 300b8-15 ; *Metaph. Lambda* 1071b-31). Un point original semble être ce qu'Alexandre dit à propos des atomes, à savoir qu'ils sont concevables en termes de parties qui n'ont pas de parties, et qui donc, en étant sans poids, ne peuvent pas produire le poids. Alexandre invoque le *De caelo*, mais le seul passage où l'on considère le poids à partir d'une accumulation d'éléments sans poids est *De caelo* III, 1, 299a25-300a19, où Aristote est en train de réfuter la théorie platonicienne de la production des corps solides à partir des surfaces<sup>19</sup>. Dans ce passage, donc, il semble y avoir une originalité

<sup>18</sup> Alexandre mentionne aussi *Phédon* (98b ss).

<sup>19</sup> Platon, *Timée*, 53c-55d.

d'Alexandre, même si dans le cadre de la catégorie ii), c'est-à-dire des citations d'autres textes aristotéliens<sup>20</sup>, l'originalité consisterait à déplacer la critique aristotélienne de Platon aux atomistes parce que, dans les deux cas, on essaierait de dériver une propriété physique (le poids) à partir d'éléments qui ne possèdent pas cette propriété.

On arrive finalement au passage le plus important à considérer, celui concernant les pythagoriciens (*ad Arist., metaph. Alpha*, 985b26-986a13) :

(6) *Arist., metaph. Alpha*, 985b26-986a13 :

Puisque dans les mathématiques les nombres sont premiers par nature, et puisqu'ils croyaient voir dans ceux-ci, plus que dans le feu ou dans la terre ou dans l'eau, plusieurs ressemblances avec les choses qui sont et qui deviennent : <ils croyaient que> une propriété déterminée des nombres était la justice, une autre propriété déterminée, l'âme et l'intelligence (ψυχή τε καὶ νοῦς), et une autre encore le convenable et, bref, semblablement pour chacune des autres choses, et en outre puisqu'ils voyaient que les propriétés et les rapports des harmonies <consistent> dans les nombres ; et puisque les autres choses quant à toute la nature paraissaient semblables aux nombres, et que les nombres sont premiers par rapport à toute la nature, ils ont pensé que les éléments des nombres sont les éléments de tous les étants, et que tout le ciel est harmonie et nombre ; et toutes les choses qu'ils trouvaient en accord, dans les nombres et les harmonies, avec les propriétés et les parties du ciel et avec l'ordre entier de l'univers, celles-ci en les rassemblant ils les faisaient correspondre ; et si par hasard quelque chose manquait, ils étaient anxieux de rendre cohérente toute leur doctrine. Je veux dire, par exemple (λέγω δ' οἷον), puisque le nombre dix semble être parfait, et semble inclure toute la nature des nombres, ils disent que les corps qui se meuvent dans le ciel sont aussi dix, mais comme on n'en voit que neuf, ils ont introduit l'anti-terre comme dixième. Mais sur cela (περὶ τούτων) nous avons fait des distinctions plus soignées à d'autres endroits.

(6a) *Alex., in metaph. Alpha*, 38, 9-41, 15 :

p. 38, 9 :

Aristote a montré (ἐδήλωσε) les ressemblances qu'ils disaient y avoir dans les nombres par rapport aux choses qui sont et qui deviennent : car en soutenant que la réciprocité et l'égalité sont propres à la justice et trouvant que cela est dans les nombres, à cause de cela ils disaient que la justice est le premier nombre multiplié par lui-même ; car ce qui est premier dans chacune des choses qui ont la même proportion est surtout ce qui est dit <être tel>. Mais certains <parmi les pythagoriciens> disaient que ce nombre est le quatre, puisque, le premier étant nombre carré, il se divise en parties égales et lui-même est égal (car il est deux fois deux) ; d'autres pythagoriciens disaient que ce nombre est le neuf, qui est le premier nombre carré produit par un nombre impair multiplié par lui-même. Encore, ils disaient que le convenable est le sept : car il semble que les choses naturelles ont leurs saisons complètes de génération et de maturité selon les périodes de sept, comme dans le cas des hommes. Car un homme naît sept mois <après la conception> et

<sup>20</sup> Mais pour quelques savants, Alexandre fait une erreur : voir par exemple D. Furley, *Two Studies in the Greek Atomists*, Princeton, Princeton University Press, 1967, p. 98-99 ; D. O' Brien, *Theories of Weight in the Ancient World I*, Paris/Leiden, Les Belles Lettres / Brill, 1981, p. 211-222.

fait ses dents après le même nombre de mois, et il atteint sa puberté autour de la deuxième période de sept ans, et sa barbe pousse autour de la troisième période de sept ans. Ils disent que le soleil aussi, puisque lui-même semble être cause des saisons, dit-il (φησί), se situe là selon ce que le nombre sept est, qu'ils appellent « convenable » : car <ils disent> qu'il occupe la septième place parmi les dix corps qui se meuvent autour du milieu et du foyer ;

p. 39 :

car <ils disent> que le soleil se meut <dans la sphère située> après la sphère des étoiles fixes et après les cinq sphères des planètes ; après il y a la lune, à la huitième place, et la terre, à la neuvième place, et après celle-ci l'anti-terre.

Puisque le nombre sept n'engendre aucun des nombres dans la décade, ni n'est engendré par aucun d'eux, pour cela ils l'appelaient Athéna. En effet le deux engendre le quatre, le trois engendre le neuf et le six, et le quatre engendre le huit, et le cinq engendre le dix. Mais le sept n'engendre aucun de ces nombres, ni n'est engendré par aucun : mais Athéna aussi est ainsi, sans mère et toujours vierge. Ils appelaient le nombre cinq « mariage », parce que le mariage est l'union du mâle et de la femelle, mais selon eux l'impair est mâle et le pair femelle, et le cinq est le premier nombre qui s'engendre à partir du premier nombre pair, à savoir le deux, et du premier nombre impair, à savoir le trois ; car, comme j'ai dit, selon eux l'impair est mâle et le pair femelle. Ils appelaient le « un » intelligence et substance, car il a parlé (εἶπε) de l'âme comme intelligence (τὴν γὰρ ψυχὴν ὡς τὸν νοῦν) ; parce que l'intelligence est stable, homogène à toute chose et souveraine, ils l'appelaient « monade » et « un » ; mais aussi « substance », car la substance <vient> avant tout. <Ils disaient que> le deux est l'opinion parce qu'il peut être changé dans les deux directions ; ils disaient aussi qu'il est mouvement et addition. En relevant de pareilles ressemblances des choses par rapport aux nombres, ils ont postulé que les nombres sont les principes des choses, en disant que toutes choses qui sont, sont composées des nombres. Mais en voyant que les harmonies aussi sont composées selon des nombres, ils ont dit que les nombres sont aussi principes de celles-ci : car l'octave est dans la proportion de deux à un, la quinte dans la proportion de trois à deux, la quarte dans celle de quatre à trois. Mais ils disaient que le ciel entier est aussi composé selon une harmonie (c'est cela qu'Aristote veut montrer (τούτου γὰρ δηλωτικὸν αὐτῷ) <quand il dit> « le ciel entier est nombre » (986a2-3)) parce qu'il est fait de nombres, et selon le nombre, et selon l'harmonie. En effet, puisque les corps qui se meuvent autour du centre présentent les intervalles proportionnels et puisque certains se déplacent plus rapidement et d'autres plus lentement, et que dans leur mouvement ils produisent un son, – les corps plus lents un son grave, les corps plus rapides un son aigu –, puisque ces sons se produisent selon la proportion des intervalles, ils rendent harmonieux le son qui dérive d'eux;

p. 40 :

et puisque ils disent que le nombre est principe de cette harmonie, ils ont posé naturellement le nombre comme principe du ciel et de l'univers. En effet, ils pensaient que la distance du soleil de la terre était, disons, deux fois celle de la lune <de la terre>, celle d'Aphrodite trois fois, celle d'Hermès quatre fois, et que pour chacune des autres <planètes> il y a une certaine proportion numérique, et que le mouvement du ciel est harmonieux ; et que les corps qui traversent l'intervalle le plus grand se déplacent le plus rapidement, et ceux qui traversent l'intervalle le plus petit se déplacent le plus lentement,

et que les corps intermédiaires se déplacent en proportion de la grandeur de leur orbite. À partir de ces ressemblances dans les étants par rapport aux nombres, ils ont supposé que les choses et les étants sont composés de nombres et qu'ils sont certains nombres. Et puisqu'ils pensaient que les nombres sont premiers par rapport à toute la nature et aux étants naturels (car aucun des étants ne pourrait du tout être, ou être connu sans le nombre, alors que les nombres peuvent être connus sans les autres choses), ils ont posé les éléments des nombres et leurs principes comme principes de tous les étants. Comme l'on a dit (ὡς εἶρηται), ces principes étaient le pair et l'impair, dont ils pensaient que l'impair était limité, alors que le pair est illimité ; <ils pensaient> que la monade est le principe des nombres, étant, elle, composée par le pair et l'impair ; en effet la monade est en même temps pair et impair, ce qu'il a prouvé (ἐδείκνυε) grâce au fait qu'elle engendre et le nombre impair et le pair ; car, lorsqu'elle est ajoutée à un nombre pair elle produit un nombre impair, ajoutée à un nombre impair elle produit un nombre pair.

« Et toutes les choses qu'ils trouvaient en accord, dans les nombres » (986a3-4) et dans les compositions selon les harmonies « avec les propriétés et les parties du ciel » (986a4-5), en considérant ces choses tout à fait comme manifestes, ils prouvaient que le ciel est composé par les nombres et selon l'harmonie. Mais si quelque phénomène céleste leur semblait ne pas être conformes à l'ordre numérique, ils ajoutaient eux-mêmes ces choses et essayaient de combler les lacunes pour que leur doctrine soit en accord dans sa totalité. Par exemple (ἀντίκα γούν), ils considéraient comme nombre parfait le dix, mais en voyant dans les phénomènes que les sphères qui se meuvent sont neuf : les sept sphères des planètes, la huitième sphère composée par les étoiles fixes, et la neuvième qui est la terre (car ils pensaient que celle-ci aussi se meut en cercle autour du centre fixe, qui selon eux est le feu), ils ajoutaient eux-mêmes dans leur doctrine une anti-terre aussi, dont ils ont supposé qu'elle se meut sous la terre en sens contraire, raison pour laquelle elle est invisible pour les gens qui sont sur la terre.

p. 41 :

Aristote parle de cela (περὶ τούτων) d'une façon plus détaillée dans le *De caelo* et dans *Les doctrines des pythagoriciens* (καὶ ἐν ταῖς τῶν Πυθαγορικῶν δόξαις). Ils ont fixé l'ordre de ces choses selon l'harmonie, en supposant que les dix corps (dont le monde est composé) qui se meuvent s'éloignent les uns des autres selon des intervalles harmonieux, comme il vient de dire (ὡς προείρηκε), et se meuvent selon la proportion des <leurs> distances, certains parmi eux plus rapidement, d'autres plus lentement, et les corps qui se meuvent plus lentement produisent des sons plus graves, alors que les plus rapides produisent des sons plus aigus, <et> à partir de ces sons qui se produisent selon des proportions harmoniques dérive un son harmonieux, que nous ne pouvons pas entendre à cause de l'habitude que nous avons de l'enfance. Il a parlé de cela dans le *De caelo*, et à cet endroit il a prouvé que cela n'est pas vrai. Aussi que le pair est pour eux l'illimité, alors que l'impair est limité, et qu'ils sont le principe non seulement de la monade (car la monade, étant pair-impair, dérive d'eux), mais aussi de tout nombre, s'il est vrai que les monades sont à leur tour les principes des nombres ; que le ciel entier est nombre, c'est-à-dire toutes les choses qui sont dans le ciel, qui sont les étants : ils parle de ces choses ici aussi, mais il en a parlé plus longuement dans ces autres œuvres.

À ce long passage j'ajouterai une dernière référence aux pythagoriciens :

(6b) Alex., in *metaph. Alpha*, 75, 15-17 :

« dans le deuxième livre du traité sur la doctrine des pythagoriciens, Aristote mentionne l'ordre numérique que les pythagoriciens ont établi dans le ciel »  
(τῆς δὲ τάξεως τῆς ἐν τῷ οὐρανῷ, ἣν ἐποιοῦντο τῶν ἀριθμῶν οἱ Πυθαγόρειοι, μνημονεύει ἐν τῷ δευτέρῳ περὶ τῆς Πυθαγορικῶν δόξης).

J'ai présenté tout le passage 6a) sur les pythagoriciens pour deux raisons. La première est qu'ici Alexandre montre un intérêt pour les pythagoriciens qu'il ne montre pas pour les autres présocratiques. Dans le passage aristotélicien en analyse, Aristote, pour montrer que, selon les pythagoriciens, les nombres sont les principes de l'univers entier, tout d'abord donne quelques exemples de ressemblance entre les choses et les nombres, pour ensuite donner un exemple forcé d'harmonie pythagoricienne, à savoir les dix corps célestes (forcé parce que, dit Aristote, comme l'on voit seulement neuf corps célestes, ils ont introduit l'anti-terre). Dans son commentaire, Alexandre ajoute beaucoup de détails pour illustrer ce qu'Aristote dit ; en particulier, il donne plusieurs exemples pythagoriciens de ressemblances entre les nombres et les choses ; ensuite, il fait une digression importante sur l'harmonie des sphères célestes.

La deuxième raison pour laquelle j'ai présenté le passage 6a) est que ceci (avec 6b) aussi) est considéré comme un fragment du traité perdu d'Aristote sur les pythagoriciens<sup>21</sup>. Je discuterai maintenant cette question, et c'est pour cette raison que, dans la traduction que j'ai donné de 6), 6a) et 6b), j'ai mis le grec entre parenthèse. En effet, ces mots sont importants pour décider si Alexandre cite du texte aristotélicien sur les pythagoriciens (que nous ne possédons plus), ou pas.

Au sujet du premier fragment (texte 6a), il faut surtout regarder les mots grecs que j'ai imprimés dans la traduction :

38, 11 : ἐδήλωσε (tr., commencement de la p. 38) : « il a montré » ;

38, 21 : φησί (tr., fin p. 38); « il dit » ;

39, 14; εἶπε (tr., milieu p. 39) : « il a parlé »;

40, 18 : ἐδείκνυε (tr., milieu p. 40) : « il a prouvé ».

Sur la base de l'attribution des sujets à ces expressions, on a défendu la théorie selon laquelle Alexandre cite du texte perdu d'Aristote :

<sup>21</sup> W. D. Ross (ed), *Fragmenta selecta*, Oxford, Clarendon Press, 1955, fr. 137; 138-141 (trad. anglaise dans J. Barnes (éd.), *The complete works of Aristotle*, volume 12, *Fragments*, Princeton, Princeton University Press, 1984) ; O. Gigon (ed), *Aristotelis Opera III. Librorum deperditorum fragmenta*, Berlin, W. de Gruyter, 1987, fr. 162-163, p. 412-15 (sauf que Gigon fait commencer le deuxième fragment non pas à 75, 15, mais à 74, 3).

38, 11 : ἐδήλωσε : Dooley<sup>22</sup> imprime « il a montré [dans son traité *sur les pythagoriciens*] »;

38, 21 : φησί : Bonitz dans son édition de la *Métaphysique*<sup>23</sup> conjecture φύσει; Wilpert<sup>24</sup> pense que le sujet de φησί soit Aristote, et que l'expression prouve qu'Alexandre est en train de citer du traité perdu d'Aristote; Guthrie<sup>25</sup> pense que le sujet de φησί soit ou bien Pythagore, ou plus probablement Aristote;

39, 14; εἶπε : Ross le garde mais dans sa traduction anglaise il le traite comme pluriel (ils ont parlé), en suivant la leçon d'Asclepius<sup>26</sup>, à savoir εἶπον; Guthrie<sup>27</sup> croit que le sujet est Pythagore, Burkert<sup>28</sup> que le sujet soit Aristote;

40, 18 : ἐδείκνυε : Ross croit que ἐδείκνυε se réfère à Pythagore<sup>29</sup>; Wilpert<sup>30</sup> pense que cette expression aussi (comme φησί) prouve qu'Alexandre est en train de citer des passages du traité perdu d'Aristote.

Une fois que l'on a établi qu'Alexandre cite des passages de ce traité d'Aristote, il est assez difficile de voir s'il y a ou non des contributions personnelles d'Alexandre. Un exemple est 40, 3-9 (« En effet, ils pensaient que la distance du soleil de la terre était, disons, deux fois celle de la lune <de la terre>, celle d'Aphrodite trois fois, celle d'Hermès quatre fois, et que pour chacune des autres <planètes> il y a une certaine proportion numérique, et que le mouvement du ciel est harmonieux; et que les corps qui traversent l'intervalle le plus grand se déplacent le plus rapidement, et ceux qui traversent l'intervalle le plus petit se déplacent le plus lentement, et que les corps

<sup>22</sup> E. Dooley (éd.), *Alexander of Aphrodisias On Aristotle Metaphysics I*, Londres, Duckworth, 1989, p. 63.

<sup>23</sup> H. Bonitz (éd.), *Alexandri Aphrodisiensis Commentarius in libros Metaphysicos Aristotelis*, Berlin, Reimer, 1847.

<sup>24</sup> P. Wilpert, « Reste verlorener Aristotelesschriften bei Alexander von Aphrodisias », *Hermes* 75, 1940, p. 374.

<sup>25</sup> W. K. C. Guthrie, *A History of Greek Philosophy I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1962, p. 304.

<sup>26</sup> M. Hayduck (éd.), *Asclepii in Aristotelis metaphysicorum libros A-Z commentaria*, CAG VI.2, Berlin, Reimer, 1888, p. 36.

<sup>27</sup> Guthrie, *op. cit.*, p. 304.

<sup>28</sup> W. Burkert, *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, translated by Edwin L. Minar, Harvard, Harvard University Press, 1972 (tr. anglais de *Weisheit und Wissenschaft, Studien zu Pythagoras, Philolaos und Platon*, Nürnberg, H. Carl, 1962), p. 28-52.

<sup>29</sup> Ross, *Fragmenta selecta, op. cit.*, p. 140.

<sup>30</sup> Wilpert, *art. cit.*, p. 374.

intermédiaires se déplacent en proportion de la grandeur de leur orbite ») : Ross croit qu'ici Alexandre rapporte une doctrine pythagoricienne<sup>31</sup>; Guthrie pense qu'il s'agit d'une explication d'Alexandre<sup>32</sup>; Burkert qu'Alexandre est en train de compléter Aristote<sup>33</sup>.

Dans ma discussion de la question à propos des fragments perdus du traité d'Aristote ou non, je procéderai par étapes.

### *Première étape*

Il est clair qu'Alexandre rapporte toute une série de détails qui ne se retrouvent ni dans la *Métaphysique*, ni dans les autres textes d'Aristote que nous possédons. Alexandre cite deux fois le texte sur les pythagoriciens :

- 41, 2 (fin du texte 6a) : καὶ ἐν ταῖς τῶν Πυθαγορικῶν δόξαις; ici il est clair qu'Alexandre se réfère au texte d'Aristote.
- 75, 16-17 (6b) : ἐν τῷ δευτέρῳ περὶ τῆς Πυθαγορικῶν δόξης, et il apparaît clair (ou du moins raisonnable) qu'Alexandre a lu ce texte, car il mentionne le deuxième livre de cette même œuvre<sup>34</sup>.

### *Deuxième étape*

Pourtant, tout ce qu'il dit dans le texte 6b) à propos du contenu du texte disparu est qu'Aristote fait mention de l'ordre numérique dans le ciel. Donc, nous n'avons pas encore une raison pour croire que tout ce qui précède (je parle en particulier des pages 38-41 Hayduck) dérive de ce texte perdu.

### *Troisième étape*

Considérons maintenant le texte principal, à savoir 38-41 :

<sup>31</sup> Ross. *op.cit.*, p. 140.

<sup>32</sup> Guthrie, *op.cit.*, p. 209.

<sup>33</sup> Burkert, *Lore and Science...*, *op. cit.*.

<sup>34</sup> Wilpert, *op. cit.*, p. 373 n. 2: Alexandre a lu ce texte, car Simplicius (*in de caelo* 392, 24-27) dit qu'Alexandre « *eine Korruptel in jener Schrift angenommen hat* ».

- *περὶ τούτων* (« de cela ») dans 41, 1 (fin du texte 6a)) reprend le *περὶ τούτων* d'Aristote du texte 6), 986 a 12-13 (« mais sur cela nous avons fait des distinctions plus soignées à d'autres endroits ») : donc il fait référence seulement à ce qui précède immédiatement, c'est-à-dire à 40, 7-41, 1, où Alexandre reprend la partie d'astronomie sur les dix corps célestes. Cela est confirmé par *αὐτίκα γοῦν* (« par exemple ») en 40, 27, qui reprend le *λέγω δ' οἷον* (« je dis, par exemple ») d'Aristote en 986 a 8, justement là où Aristote prend l'exemple des dix corps célestes.

Donc : nous n'avons pas encore une raison de croire que ce texte-ci dérive d'Aristote, et assurément aucune raison de parler d'un fragment de l'œuvre perdue sur les pythagoriciens.

Mais alors, d'où dérive ce qu'Alexandre dit ?

En 38, 20-39, 3 (première partie du texte 6a)), Alexandre présente l'ordre céleste selon les Pythagoriciens ; en 75, 13-15 (texte 6b)), il dit qu'Aristote dans le deuxième livre de son ouvrage perdu mentionne précisément l'ordre du ciel. Donc, il est plausible que cette partie concernant l'ordre céleste dérive d'Aristote, car Alexandre l'a lu dans le deuxième livre du traité perdu sur la doctrine des pythagoriciens. Il est ainsi raisonnable de croire que ce passage dérive de l'œuvre perdue d'Aristote.

#### *Quatrième étape*

Conjecture : étant donné qu'une partie du texte d'Alexandre dérive du texte perdu d'Aristote, il est plausible que tout le texte 6a) (38-41) dérive de cette œuvre.

#### *Cinquième étape*

Il reste pourtant qu'il est absurde de considérer ce texte comme un fragment, et même une paraphrase : ce serait plutôt qu'Alexandre a lu ce texte, qui est sa source.

Je discuterai maintenant cinq indications textuelles douteuses et difficiles :

(i) 38, 11 : *ἐδήλωσε* : le sujet doit être l'Aristote de la *Métaphysique*, non pas l'Aristote du texte perdu sur les pythagoriciens, car Alexandre donne précisément l'exemple présenté ici par Aristote, celui de la *δικαιοσύνη* (texte 6), 985 b 29).

(ii) 38, 21 : *φησί* : le sujet devrait être Aristote, mais Aristote ne dit rien de ce type dans la *Métaphysique*. Il faut remarquer que c'est le commencement du passage sur l'ordre des corps célestes : pourtant, il serait étrange d'utiliser l'expression *φησί* sans

mentionner l'œuvre, sauf s'il s'agit de celle en analyse (le livre *Alpha*) : donc, la conjecture de Bonitz (φύσει) semble correcte.

(iii) 39, 14 : εἶπε : encore une fois le sujet doit être Aristote, et il est possible de penser à 985b30 (ψυχὴ τε καὶ νοῦς). Pourtant, cela ne peut pas être correct, car Aristote ne dit pas ce qu'Alexandre rapporte. Donc, la leçon correcte semble être celle d'Asclépius (εἶπον, ils disent, les pythagoriciens) : les pythagoriciens parlent de ψυχὴ dans le sens de νοῦς.

(iv) 39, 23 : αὐτῷ : même si τούτου γὰρ δηλωτικὸν αὐτῷ τὸ καὶ τὸν ὅλον κτλ. semble incorrecte du point de vu grammatical<sup>35</sup>, le αὐτῷ doit évidemment se référer à Aristote *Métaphysique* 986a2-3.

(v) 40, 15 : ὡς εἶρηται. Ici un problème se pose : cette expression devrait se référer ou bien à Alexandre, ou bien à la *Métaphysique*. Mais ni l'une ni l'autre chose n'est vraie : Alexandre, en effet, n'a pas dit que le pair et l'impair sont les principes de tous les étants. Quant à Aristote, il le dit seulement après le passage de *Alpha* en analyse, à savoir en 986a15-21. Donc, ou bien Alexandre ne rappelle pas qu'Aristote n'est pas encore arrivé à ce point-là, ou bien il faut biffer ὡς εἶρηται ;

(vi) 40, 18 : ἐδείκνυε (« il a prouvé ») : il me paraît difficile que le sujet soit Pythagore (car Alexandre parle toujours des Pythagoriciens au pluriel). Il me semble aussi difficile de penser qu'Aristote a prouvé que la monade est en même temps paire et impaire. Il y a une correction facile que l'on peut faire : changer ἐδείκνυε (il a prouvé) en ἐδείκνυον (ils ont prouvé, au pluriel).

(vi) 41, 15 : ὡς προείρηκε (« comme il vient de dire ») : ceci est faux, car Aristote ne parle pas de l'harmonie des sphères dans le passage en question. Une correction facile serait ὡς προείρηκα (« comme je viens de dire »), car Alexandre a déjà parlé de l'harmonie des sphères en 39, 25-40, 1.

La conclusion de cette analyse sera la suivante : traiter les textes 6a) et 6b) comme un fragment de l'œuvre perdue d'Aristote sur les pythagoriciens ne me semble pas du tout convaincant. Ceci dit, il faut dire que, pour cette partie sur les pythagoriciens, la source est encore une fois Aristote.

<sup>35</sup> Cf. les manuscrits LF, qui donnent un texte meilleur (τοῦτο γὰρ δηλοῖ τὸ καὶ τὸν ὅλον κτλ.); en revanche, Asclépius donne le même texte qu'Alexandre.

*Conclusions : le manque d'intérêt d'Alexandre pour les présocratiques*

La considération des passages sur les présocratiques dans le commentaire d'Alexandre au livre *alpha* de la *Métaphysique* m'a conduite à reconnaître que les sources pour les remarques « personnelles » d'Alexandre sur les présocratiques sont les textes d'Aristote, et un tout petit peu de doxographie. Il y a rarement une contribution d'Alexandre, mais ce qui est certain est le manque total de citations directes des présocratiques. L'on peut dire en général que l'intérêt d'Alexandre ne porte pas sur ce que les présocratiques ont dit, mais sur ce qu'Aristote a dit à propos des présocratiques : cela vaut aussi pour Platon et les platoniciens, à qui Alexandre consacre la plus grande partie de son commentaire du livre *Alpha*<sup>36</sup>. L'intérêt pour Platon explique probablement aussi l'intérêt pour les pythagoriciens, qui parmi les présocratiques sont les plus considérés par Alexandre.

Je laisse ouverte la question de savoir pourquoi Alexandre ne cite pas les textes présocratiques : mais je veux proposer en guise de conclusion de cet article deux considérations. La première considération concerne l'intérêt pour les présocratiques montré par les autres philosophes à peu près contemporains d'Alexandre : peut-être la différence entre Alexandre et les autres réside-t-elle dans le fait que ces derniers ont utilisé les présocratiques dans des buts précis. Sextus, en effet, les utilise dans le cadre de sa critique des dogmatiques ; Clément d'Alexandrie, pour proposer une comparaison entre le paganisme et le christianisme ; Hippolyte, pour attaquer les hérésies du christianisme en montrant qu'elles n'étaient que des survivances de la philosophie païenne.

La deuxième considération concerne Simplicius qui, contrairement à Alexandre, a cité les présocratiques au point d'en constituer l'une des sources principales : or, Simplicius lui-même nous informe à propos de Parménide qu'il transcrira les vers sur l'un-étant à cause de la rareté du traité de Parménide<sup>37</sup>. Cela pourrait être une justification de la présence des citations des présocratiques chez Simplicius, mais aussi

<sup>36</sup> Généralement on pense qu'Alexandre cite du traité aristotélicien *De bono* (cfr. 55, 20-57, 28 sur la dyade = Ross, *Fragmenta selecta* 114-115; 59, 28-60, 2 = Ross, *Fragmenta selecta* 119) et du traité aristotélicien *De ideis* pour toute la critique de Platon et des platoniciens.

<sup>37</sup> H. Diels (éd.), *Simplicii in Aristotelis Physicorum libros quattuor priores commentaria*, CAG IX, Berlin, Reimer, 1882, 144, 25.

de leur absence chez Alexandre : à l'époque d'Alexandre, les textes des présocratiques étaient peut-être encore disponibles.

## ANNEXE

### *Alexandre d'Aphrodise et les présocratiques*

#### TEXTES

##### Thalès

(1) Arist., *metaph. Alpha*, 984a2-3 :

Θαλῆς μέντοι λέγεται οὕτως ἀποφήνασθαι περὶ τῆς πρώτης αἰτίας, κτλ.

(1a) Alex., *in metaph. Alpha*, 26, 16-18 :

Εἰκότως τὸ λέγεται οὕτως ἀποφήνασθαι· οὐδὲν γὰρ προφέρεται αὐτοῦ σύγγραμμα, ἐξ οὗ τις τὸ βέβαιον ἔξει τοῦ ταῦτα λέγεσθαι τοῦτον τὸν τρόπον ὑπ' αὐτοῦ.

##### Hippon

(2) Arist., *metaph. Alpha*, 984a3-5 :

Ἴππωνα γὰρ οὐκ ἄν τις ἀξιώσει θεῖναι μετὰ τούτων διὰ τὴν εὐτέλειαν αὐτοῦ τῆς διανοίας.

(2a) Alex., *in metaph. Alpha*, 26, 21-23 :

Ἴππωνα ἱστοροῦσιν ἀρχὴν ἀπλῶς τὸ ὑγρὸν ἀδιορίστως ὑποθέσθαι, οὐ διασαφήσαντα πότερον ὕδωρ, ὡς Θαλῆς, ἢ ἀήρ, ὡς Ἀναξίμενης καὶ Διογένης.

(2b) Alex., *in metaph. Alpha*, 27, 1-4 :

τοῦτο δὲ λέγει ἄν περὶ αὐτοῦ, ὅτι ἄθεος ἦν· τοιοῦτο γὰρ καὶ τὸ ἐπὶ τοῦ τάφου αὐτοῦ ἐπίγραμμα

Ἴππωνος τόδε σῆμα, τὸν ἀθανάτοισι θεοῖσιν

ἴσον ἐποίησεν μοῖρα καταφθίμενον.

##### Parménide

(3) Aristotele, *metaph. Alpha*, 984b1-4 :

τῶν μὲν οὖν ἐν φασκόντων εἶναι τὸ πᾶν οὐθενὶ συνέβη τὴν τοιαύτην συνιδεῖν αἰτίαν πλὴν εἰ ἄρα Παρμενίδη, καὶ τούτῳ κατὰ τοσοῦτον ὅσον οὐ μόνον ἐν ἀλλὰ καὶ δύο πως τίθησιν αἰτίας εἶναι.

(3a) Alex., *in metaph. Alpha*, 31, 7-15·

Περὶ Παρμενίδου καὶ τῆς δόξης αὐτοῦ καὶ Θεόφραστος ἐν τῷ πρώτῳ Περὶ τῶν φυσικῶν οὕτως λέγει « τούτῳ δὲ ἐπιγεγόμενος Παρμενίδης Πύρητος ὁ Ἐλεάτης » (λέγει δὲ καὶ Ξενοφάνην) « ἐπ' ἀμφοτέρων ἦλθε τὰς ὁδοὺς, καὶ γὰρ ὡς αἰδιὸν ἐστὶ τὸ πᾶν ἀποφαίνεται καὶ γένεσιν ἀποδιδόναι πειρᾶται τῶν ὄντων, οὐχ ὁμοίως περὶ ἀμφοτέρων δοξάζων, ἀλλὰ κατ' ἀλήθειαν μὲν ἐν τῷ πᾶν καὶ ἀγέννητον καὶ σφαιροειδὲς ὑπολαμβάνων, κατὰ δόξαν δὲ τῶν πολλῶν εἰς τὸ γένεσιν ἀποδοῦναι τῶν φαινομένων δύο ποιῶν τὰς ἀρχάς, πῦρ καὶ γῆν, τὸ μὲν ὡς ὕλην τὸ δὲ ὡς αἴτιον καὶ ποιῶν. » διὰ τοῦτο εἶπε τὸ (πλὴν εἰ ἄρα Παρμενίδη), κτλ.

#### Anaxagore

(4) Aristote, *metaph. Alpha*, 985a18-20 :

Ἀναξαγόρας τε γὰρ μηχανῇ χρῆται τῷ νῶ πρὸς τὴν κοσμοποιίαν, κτλ.

(4a) Alex., *in metaph. Alpha* 35, 1-4 :

μηχανῇ δὲ τῷ νῶ Ἀναξαγόραν εἶπε χρῆσθαι, ὡς ἐν ταῖς τραγωδίαις οἱ θεοὶ παράγονται ἀπὸ μηχανῆς ἐν τοῖς ἀπόροις· ὁ καὶ αὐτὸς ἐξηγήσατο.

#### Démocrite et Leucippe

(5) Arist., *metaph. Alpha*, 985b19-20 :

περὶ δὲ κινήσεως, ὅθεν ἢ πῶς ὑπάρξει τοῖς οὔσι, καὶ οὔτοι παραπλησίως τοῖς ἄλλοις ῥαθύμως ἀφείσαν.

(5a) Alex., *in metaph. Alpha*, 36, 21-28 :

Λέγει μὲν περὶ Λευκίππου τε καὶ Δημοκρίτου· οὔτοι γὰρ λέγουσιν ἀλληλοτυπούσας καὶ κρουόμενας πρὸς ἀλλήλας κινεῖσθαι τὰς ἀτόμους· πόθεν μέντοι ἢ ἀρχὴ τῆς κινήσεως τοῖς κατὰ φύσιν, οὐ λέγουσιν· ἢ γὰρ κατὰ τὴν ἀλληλοτυπίαν βίαιός ἐστι κίνησις καὶ οὐ κατὰ φύσιν, ὑστέρᾳ δὲ ἢ βίαιος τῆς κατὰ φύσιν. οὐδὲ γὰρ τὸ πόθεν ἢ βαρύτης ἐν ταῖς ἀτόμοις λέγουσι· τὰ γὰρ ἀμερῆ τὰ ἐπινοούμενα ταῖς ἀτόμοις καὶ μέρη ὄντα αὐτῶν ἀβαρῆ φασι εἶναι· ἐκ δὲ ἀβαρῶν συγκειμένων πῶς ἂν βάρος γένηται; εἶρηκε δὲ περὶ τούτων ἐπὶ πλεον ἐν τῷ τρίτῳ Περὶ οὐρανοῦ.

#### Pythagoriciens

(6) Arist., *metaph. Alpha*, 985b26-986a13 :

ἐπεὶ δὲ τούτων οἱ ἀριθμοὶ φύσει πρῶτοι, ἐν δὲ τούτοις ἐδόκουν θεωρεῖν ὁμοιώματα πολλὰ τοῖς οὔσι καὶ γιγνομένοις, μᾶλλον ἢ ἐν πυρὶ καὶ γῆ καὶ ὕδατι, ὅτι τὸ μὲν τοιονδὶ τῶν ἀριθμῶν πάθος δικαιοσύνη τὸ δὲ τοιονδὶ ψυχῇ τε καὶ νοῦς ἕτερον δὲ καιρὸς καὶ τῶν ἄλλων ὡς εἰπεῖν ἕκαστον ὁμοίως, ἔτι δὲ τῶν ἀρμονιῶν ἐν ἀριθμοῖς ὁρῶντες τὰ πάθη καὶ τοὺς λόγους, —ἐπεὶ δὴ τὰ μὲν ἄλλα τοῖς ἀριθμοῖς ἐφαίνοντο τὴν φύσιν ἀφωμοιωῖσθαι πᾶσαν, οἱ δ' ἀριθμοὶ πάσης τῆς φύσεως πρῶτοι, τὰ τῶν ἀριθμῶν στοιχεῖα τῶν ὄντων στοιχεῖα πάντων ὑπέλαβον εἶναι, καὶ τὸν ὅλον οὐρανὸν ἀρμονίαν εἶναι καὶ ἀριθμόν· καὶ ὅσα εἶχον ὁμολογούμενα ἔν τε τοῖς ἀριθμοῖς καὶ ταῖς ἀρμονίαις πρὸς τὰ τοῦ οὐρανοῦ πάθη καὶ μέρη καὶ πρὸς τὴν ὅλην διακόσμησιν, ταῦτα συνάγοντες ἐφήρμοττον. κἂν εἴ τί που διέλειπε, προσεγγίχοντο τοῦ συνειρομένην πᾶσαν αὐτοῖς εἶναι τὴν πραγματείαν· λέγω δ' οἶον, ἐπειδὴ τέλειον ἢ δεκάς εἶναι δοκεῖ καὶ πᾶσαν περιελθέναι τὴν τῶν ἀριθμῶν φύσιν, καὶ τὰ φερόμενα κατὰ τὸν οὐρανὸν δέκα μὲν

εἶναι φασιν, ὄντων δὲ ἐννέα μόνον τῶν φανερῶν διὰ τοῦτο δεκάτην τὴν ἀντίχθονα ποιοῦσιν. διώριστα δὲ περὶ τούτων ἐν ἐτέροις ἡμῖν ἀκριβέστερον.

(6a) Alex., in metaph. Alpha, 38, 9-41, 15 :

p. 38, 9 :

δὲ τὰ ὁμοιώματα ἐν τοῖς ἀριθμοῖς ἔλεγον εἶναι πρὸς τὰ ὄντα τε καὶ γινόμενα, ἐδήλωσε· τῆς μὲν γὰρ δικαιοσύνης ἴδιον ὑπολαμβάνοντες εἶναι τὸ ἀντιπεπονηθὸς τε καὶ ἴσον, ἐν τοῖς ἀριθμοῖς τοῦτο εὐρίσκοντες ὄν, διὰ τοῦτο καὶ τὸν ἰσάκις ἴσον ἀριθμὸν πρῶτον ἔλεγον εἶναι δικαιοσύνην· τὸ γὰρ πρῶτον ἐν ἐκάστῳ τῶν τὸν αὐτὸν λόγον ἔχόντων μάλιστα εἶναι τοῦτο ὃ λέγεται. τοῦτον δὲ οἱ μὲν τὸν τέσσαρα ἔλεγον, ἐπεὶ πρῶτος ὢν τετράγωνος εἰς ἴσα διαιρεῖται καὶ ἔστιν ἴσος (δὶς γὰρ δύο), οἱ δὲ τὸν ἐννέα, ὅς ἐστι πρῶτος τετράγωνος ἀπὸ περιττοῦ τοῦ τρία ἐφ' αὐτὸν γενομένου. καιρὸν δὲ πάλιν ἔλεγον τὸν ἐπτὰ· δοκεῖ γὰρ τὰ φυσικὰ τοὺς τελείους καιροὺς ἴσχειν καὶ γενέσεως καὶ τελειώσεως κατὰ ἐβδομάδας, ὡς ἐπ' ἀνθρώπου. καὶ γὰρ τίκτεται ἐπταμηνιαῖα, καὶ ὀδοντοφυεῖ τοσοῦτων μηνῶν, καὶ ἠβάσκει περὶ τὴν δευτέραν ἐβδομάδα, καὶ γενεῖα περὶ τὴν τρίτην. καὶ τὸν ἥλιον δέ, ἐπεὶ αὐτὸς αἴτιος εἶναι τῶν καιρῶν, φησί, δοκεῖ, ἐνταῦθά φασιν ἰδρῦσθαι καθ' ὃ ὁ ἔβδομος ἀριθμὸς ἐστίν, ὃν καιρὸν λέγουσιν· ἐβδόμη γὰρ αὐτὸν τάξιν ἔχει τῶν περὶ τὸ μέσον καὶ τὴν ἐστίαν κινουμένων δέκα σωμάτων·

p. 39 :

κινεῖσθαι γὰρ μετὰ τὴν τῶν ἀπλανῶν σφαιραν καὶ τὰς πέντε τὰς τῶν πλανήτων· μεθ' ὃν ὀγδόην τὴν σελήνην, καὶ τὴν γῆν ἐννάτην, μεθ' ἣν τὴν ἀντίχθονα. ἐπεὶ δὲ οὔτε γεννᾷ τινὰ τῶν ἐν τῇ δεκάδι ἀριθμῶν ὁ ἐπτὰ οὔτε γεννᾷται ὑπὸ τινος αὐτῶν, διὰ τοῦτο καὶ Ἀθηναῖοι ἔλεγον αὐτόν. ὁ μὲν γὰρ δύο τὸν τέσσαρα καὶ ὁ τρία τὸν ἐννέα καὶ τὸν ἕξ καὶ ὁ τέσσαρα τὸν ὀκτῶ καὶ ὁ πέντε τὸν δέκα γεννᾷ, γεννῶνται δὲ ὁ τέσσαρα καὶ ὁ ἕξ καὶ ὁ ὀκτῶ καὶ ὁ ἐννέα καὶ ὁ δέκα· ὁ δὲ ἐπτὰ οὔτε τινὰ γεννᾷ οὔτε ἕκ τινος γεννᾷται· τοιαύτη δὲ καὶ ἡ Ἀθηναῖα ἀμήτωρ καὶ ἀεὶ παρθένος. γάμον δὲ ἔλεγον τὸν πέντε, ὅτι ὁ μὲν γάμος σύνοδος ἄρρενός ἐστι καὶ θήλεος, ἐστὶ δὲ κατ' αὐτοὺς ἄρρεν μὲν τὸ περιττὸν θῆλυ δὲ τὸ ἄρτιον, πρῶτος δὲ οὗτος ἐξ ἀρτίου τοῦ δύο πρώτου καὶ πρώτου τοῦ τρία περιττοῦ τὴν γένεσιν ἔχει· τὸ μὲν γὰρ περιττὸν ἄρρεν αὐτοῖς ἐστίν, ὡς εἶπον, τὸ δὲ ἄρτιον θῆλυ. νοῦν δὲ καὶ οὐσίαν ἔλεγον τὸ ἕν· τὴν γὰρ ψυχὴν ὡς τὸν νοῦν εἶπε. διὰ τὸ μόνιμον δὲ καὶ τὸ ὅμοιον πάντη καὶ ἀρχικὸν τὸν νοῦν μονάδα τε καὶ ἕν ἔλεγον· ἀλλὰ καὶ οὐσίαν, ὅτι πρῶτον ἡ οὐσία. δόξαν δὲ τὰ δύο διὰ τὸ ἐπ' ἄμφω μεταβλητὴν εἶναι· ἔλεγον δὲ καὶ κίνησιν αὐτὴν καὶ ἐπιθεσιν. τὰς δὲ τοιαύτας τῶν πραγμάτων πρὸς τοὺς ἀριθμοὺς ἐκλέγοντες ὁμοιότητος ἀρχὰς αὐτῶν τοὺς ἀριθμοὺς ὑπέθεντο, πάντα τὰ ὄντα ἐξ ἀριθμῶν συγκεῖσθαι λέγοντες. ἀλλὰ καὶ τὰς ἀρμονίας κατ' ἀριθμὸν τινὰ ὁρῶντες συγκειμένας καὶ τούτων ἀρχὰς ἔλεγον τοὺς ἀριθμούς· ἡ μὲν γὰρ διὰ πασῶν ἐν διπλασίῳ ἐστὶ λόγῳ, ἡ δὲ διὰ πέντε ἐν ἡμιολίῳ, ἡ δὲ διὰ τεσσάρων ἐν ἐπιτρίτῳ. ἔλεγον δὲ καὶ τὸν ὅλον οὐρανὸν κατὰ ἀρμονίαν συγκεῖσθαι τινὰ (τούτου γὰρ δηλωτικὸν αὐτῷ τὸ καὶ τὸν ὅλον οὐρανὸν εἶναι ἀριθμὸν) διότι ἐξ ἀριθμῶν καὶ κατ' ἀριθμὸν καὶ ἀρμονίαν. τῶν γὰρ σωμάτων τῶν περὶ τὸ μέσον φερομένων ἐν ἀναλογίᾳ τὰς ἀποστάσεις ἔχόντων, καὶ τῶν μὲν θάττον φερομένων τῶν δὲ βραδύτερον, ποιοῦντων δὲ καὶ ψόφον ἐν τῷ κινεῖσθαι τῶν μὲν βραδυτέρων βαρῶν τῶν δὲ ταχυτέρων ὀξύν, τοὺς ψόφους τούτους κατὰ τὴν τῶν ἀποστάσεων ἀναλογίαν γινομένους ἐναρμόνιον τὸν ἐξ αὐτῶν ἦχον ποιεῖν·

p. 40 :

ἥς ἀρμονίας τὸν ἀριθμὸν ἀρ χὴν λέγοντες εἰκότως καὶ τοῦ οὐρανοῦ καὶ τοῦ παντὸς τὸν ἀριθμὸν ἐτίθεντο ἀρχὴν. ἐν διπλασίῳ μὲν γὰρ λόγῳ φέρε εἰπεῖν τὸ διάστημα τὸ τοῦ ἡλίου ἀπὸ τῆς γῆς εἶναι ἢ τὸ τῆς σελήνης, ἐν τριπλασίῳ δὲ τὸ τῆς Ἀφροδίτης, ἐν τετραπλασίῳ δὲ τὸ τοῦ Ἑρμοῦ, καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων ἐκάστου εἶναι τινὰ λόγον ἀριθμητικὸν ἡγοῦντο, καὶ ἐναρμόνιον τὴν κίνησιν εἶναι τοῦ οὐρανοῦ· κινεῖσθαι δὲ τάχιστα μὲν τὰ τὸ μέγιστον διάστημα κινούμενα, βραδύτατα δὲ τὰ τὸ ἐλάχιστον, τὰ δὲ μεταξὺ κατὰ τὴν ἀναλογίαν τοῦ μεγέθους τῆς περιφορᾶς. ἐκ δὲ τούτων τῶν ὁμοιοτήτων

ἐν τοῖς οὖσι πρὸς τοὺς ἀριθμοὺς τὰ μὲν πράγματα καὶ τὰ ὄντα ἐξ ἀριθμῶν τε συγκεῖσθαι καὶ ἀριθμούς τινας εἶναι ὑπελάμβανον. τοὺς δὲ ἀριθμοὺς ἡγούμενοι πάσης τῆς φύσεως καὶ τῶν φύσει ὄντων πρώτους (μήτε γὰρ δύνασθαι τι τῶν ὄντων χωρὶς ἀριθμοῦ εἶναι μήτε γνωρίζεσθαι ὅλως, τοὺς δὲ ἀριθμοὺς καὶ χωρὶς τῶν ἄλλων γινώσκεσθαι) τὰ τῶν ἀριθμῶν στοιχεῖα καὶ τὰς ἀρχὰς τούτων πάντων τῶν ὄντων ἀρχὰς ἔθεντο. ταῦτα δὲ ἦν, ὡς εἴρηται, ἄρτιον καὶ περιττόν, ὧν τὸ μὲν περιττόν πεπερασμένον τὸ δὲ ἄρτιον ἄπειρον ἡγοῦντο εἶναι· τῶν δὲ ἀριθμῶν τὴν μονάδα ἀρχὴν εἶναι, συγκειμένην ἕκ τε τοῦ ἀρτίου καὶ περιττοῦ· εἶναι γὰρ τὴν μονάδα ἅμα ἀρτιοπέριττον, ὃ ἐδείκνυε διὰ τοῦ γεννητικῆν αὐτὴν εἶναι καὶ τοῦ περιττοῦ καὶ τοῦ ἀρτίου ἀριθμοῦ· ἀρτίῳ μὲν γὰρ προστιθεμένη περιττόν γεννᾷ, περιττῷ δὲ ἄρτιον.

Καὶ ὅσα μὲν εἶχον ὁμολογούμενα ἐν τε τοῖς ἀριθμοῖς καὶ τοῖς κατὰ τὰς ἁρμονίας συνθέσει πρὸς τὰ τοῦ οὐρανοῦ πάθη τε καὶ μέρη, ταῦτα μὲν αὐτόθι ὡς φανερά λαμβάνοντες ἐδείκνυον τὸν οὐρανὸν ἐξ ἀριθμῶν τε συγκεῖσθαι καὶ καθ' ἁρμονίαν. εἰ δὲ τινα ἐφαίνοντο διαφωνεῖν τῇ κατὰ τοὺς ἀριθμοὺς ἀκολουθίᾳ τῶν κατὰ τὸν οὐρανὸν φαινομένων, ταῦτα δὲ προσετίθεσαν αὐτοὶ καὶ ἐπειρῶντο ἀναπληροῦν πρὸς τὸ ὁμολογημένην αὐτοῖς εἶναι τὴν πραγματείαν πᾶσαν. αὐτίκα γοῦν τέλειον ἀριθμὸν ἡγούμενοι τὴν δεκάδα, ὀρῶντες δὲ ἐν τοῖς φαινομένοις ἐννέα τὰς κινουμένας σφαίρας, ἑπτὰ μὲν τὰς τῶν πλανωμένων, ὀγδόην δὲ τὴν τῶν ἀπλανῶν, ἐννάτην δὲ τὴν γῆν (καὶ γὰρ καὶ ταύτην ἡγοῦντο κινεῖσθαι κύκλῳ περὶ μένουσαν τὴν ἐστίαν, ὃ πῦρ ἐστὶ κατ' αὐτούς), αὐτοὶ προσέθεσαν ἐν τοῖς δόγμασι καὶ τὴν ἀντίχθονά τινα, ἣν ἀντικινεῖσθαι ὑπέθεντο τῇ γῇ καὶ διὰ τοῦτο τοῖς ἐπὶ τῆς γῆς ἀόρατον εἶναι.

p. 41 :

λέγει δὲ περὶ τούτων καὶ ἐν τοῖς Περὶ οὐρανοῦ καὶ ἐν ταῖς τῶν Πυθαγορικῶν δόξαις ἀκριβέστερον. καθ' ἁρμονίαν δὲ τὴν τούτων τάξιν ἐποίουν λαβόντες τὸ τὰ δέκα τὰ κινούμενα σώματα, ἐξ ὧν ὁ κόσμος, διεστάναι ἀπ' ἀλλήλων κατὰ τὰς ἁρμονικὰς ἀποστάσεις, κινεῖσθαι τε κατὰ ἀναλογίαν τῶν διαστημάτων, ὡς προεῖρηκε, τὰ μὲν θᾶπτον αὐτῶν τὰ δὲ βραδύτερον, καὶ φερόμενα ἤχους ποιεῖν τὰ μὲν βραδύτερον βαρύτερους τὰ δὲ θᾶπτον ὀξυτέρους, ἐξ ὧν γιγνομένων ἀναλογίαις ἁρμονικαῖς ἐναρμόνιον ἦχον γίνεσθαι, οὐ μὴν κατακοῦειν ἡμᾶς διὰ τὴν ἐκ παίδων συντροφίαν. εἴρηκε δὲ περὶ τούτου καὶ ἐν τοῖς Περὶ οὐρανοῦ, καὶ ὅτι μὴ ἀληθές ἐστὶν ἐν ἐκείνοις εἶδειξεν. ὅτι δὲ καὶ τὸ μὲν ἄρτιον αὐτοῖς τὸ ἄπειρόν ἐστι τὸ δὲ περιττόν πεπερασμένον, καὶ ἀρχὴ τῆς τε μονάδος (ἕκ τούτων γὰρ ἡ μονὰς οὖσα ἀρτιοπέριττός ἐστιν), ἀλλὰ καὶ τοῦ παντὸς ἀριθμοῦ, εἶγε αἱ μονάδες πάλιν αἱ ἀρχαὶ τῶν ἀριθμῶν, ἀριθμὸς δὲ ὁ ὅλος οὐρανός, τουτέστι πάντα τὰ ἐν τῷ οὐρανῷ, ἅπερ ἐστὶ τὰ ὄντα, ταῦτα δὲ λέγει μὲν καὶ νῦν, ἐπὶ πλέον δὲ ἐν ἐκείνοις εἴρηκεν ὑπὲρ αὐτοῦ.

(6b) Alex., *in metaph. Alpha*, 75, 15-17 :

τῆς δὲ τάξεως τῆς ἐν τῷ οὐρανῷ, ἣν ἐποιοῦντο τῶν ἀριθμῶν οἱ Πυθαγόρειοι, μνημονεύει ἐν τῷ δευτέρῳ περὶ τῆς Πυθαγορικῶν δόξης.

*Bibliographie*

- Barnes Jonathan (éd.), *The complete works of Aristotle*, volume 12, *Fragments*, Princeton, Princeton University Press, 1984.
- Bonelli Maddalena, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Naples, Bibliopolis, 2001.
- Bonitz Hermann (éd.), *Alexandri Aphrodisiensis Commentarius in libros Metaphysicos Aristotelis*, Berlin, Reimer, 1847.
- Bruns Ivo (éd.), *Alexandri Aphrodisiensis Quaestiones, De fato, De mixtione, Supplementum aristotelicum* II.2, Berlin, Reimer, 1887 ;
- Burkert Walter, *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, translated by Edwin L. Minar, Harvard, Harvard University Press, 1972 (tr. anglaise de *Weisheit und Wissenschaft, Studien zu Pythagoras, Philolaos und Platon*, Nürnberg, H. Carl, 1962).
- Chaniotis Angelos, «New Inscriptions from Aphrodisias», *American Journal of Archaeology* 108, 2004, p. 388-389.
- Furley David J., *Two Studies in the Greek Atomists*, Princeton, Princeton University Press, 1967.
- Diels Hermann, *Doxographi Graeci*, Berlin, W. De Gruyter, 1958 [1879].
- Diels Hermann (éd.), *Simplicii in Aristotelis Physicorum libros quattuor priores commentaria*, CAG IX, Berlin, Reimer, 1882.
- Diels Hermann & Walther Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, Weidmannsche Buch, 1952<sup>6</sup>.
- Donini Pierluigi, «Alessandro d'Afrodisia e i metodi dell'esegesi filosofica» dans C. Moreschini (éd.), *Esegesi, parafrasi e compilazione in età tardoantica, Atti del Terzo Convegno dell'Associazione di Studi Tardoantichi*, Napoli, D'Auria, 1995, p. 107-130.
- Dooley William E. (éd.), *Alexander of Aphrodisias On Aristotle Metaphysics I*, Londres, Duckworth, 1989.
- Winnie Frohn-Villeneuve, *Alexander of Aphrodisias as a Source for the Presocratics*, thèse de doctorat, University of Laval, Quebec 1986.
- Gigon Olof (éd.), *Aristotelis Opera III. Librorum deperditorum fragmenta*, Berlin, W. de Gruyter, 1987.
- Guthrie William Keith Chambers, *A History of Greek Philosophy I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1962.
- Haase Wolfgang (éd.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 36.2, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1987.
- Hayduck Michael (éd.), *Asclepii in Aristotelis metaphysicorum libros A-Z commentaria*, CAG VI.2, Berlin, Reimer, 1888.
- Hayduck Michael (éd.), *Alexandri Aphrodisiensis in Aristotelem Metaphysica commentaria, Commentaria in Aristotelem graeca I*, Berlin, Reimer, 1891.
- Long Anthony & David Sedley, *The Hellenistic Philosophers*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Mansfeld Jaap, *Heresiography in context : Hippolytus' 'Elenchos' as a source for Greek Philosophy*, Leiden, New York, Cologne, Brill, 1992.

O' Brien Denis, *Theories of Weight in the Ancient World I*, Paris/Leiden, Les Belles Lettres / Brill, 1981.

Ross W. D. (éd.), *Fragmenta selecta*, Oxford, Clarendon Press, 1955.

Sharples Robert W., « Alexander of Aphrodisias: Scholasticism and Innovation », dans W. Haase (ed.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 36.2, Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1987-1989, p. 1177.

Todd Robert B., *Alexander of Aphrodisias On Stoic Physics*, Leiden, Brill, 1973.

Wilpert Paul, « Reste verlorener Aristoteleschriften bei Alexander von Aphrodisias », *Hermes* 75, 1940, p. 369-396.